

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



L'argument Schengen

L'affiche placardée par le parti libéral-radical pour soutenir la nouvelle loi sur les armes proclame en gros caractères: *OUI à Schengen!* L'argumentation du parti démocrate-chrétien porte essentiellement sur les bienfaits de Schengen, notamment en matière touristique. Quant au parti socialiste, il déclare: «Un NON conduirait selon toute vraisemblance la Suisse à l'exclusion automatique de l'espace Schengen.» On ne parle que marginalement de l'objet du vote proprement dit. La loi sur les armes nous est-elle utile, nécessaire, vitale? Quelles sont ses retombées secondaires, positives ou négatives? Peu importe: qu'il nous suffise de savoir que si nous l'acceptons, ça ne changera rien pour nous, et que si nous la refusons, nous

serons éjectés de l'espace Schengen! Autrement dit, le 19 mai, nous voterons sur Schengen.

L'espace Schengen englobe les Etats de l'Union européenne, sauf le Royaume-Uni et l'Irlande. Les quatre membres de l'Association européenne de libre-échange, dont la Suisse, y sont associés. Les contrôles aux frontières «intérieures» y sont abolis et, en principe, renforcés face à l'extérieur. Schengen, c'est aussi la possibilité, certes étroitement cadrée, pour la police d'un Etat membre de continuer la poursuite d'un malfaiteur dans un autre Etat membre. C'est encore l'entraide judiciaire et l'échange d'informations sur les biens disparus et les personnes recherchées.

La Suisse tire avantage de sa participation à Schengen, tout en y jouant sa partition à satisfaction et en payant sa part des frais, une part qui s'élève annuellement à plus de cent millions. Concrètement, Schengen facilite aussi la vie des centaines de milliers de frontaliers qui passent chaque jour nos frontières sans contrôle. Judiciairement, économiquement et financièrement, l'Union européenne n'a rien à gagner à nous exclure de l'espace.

Si la raison d'être de l'espace Schengen est la lutte contre l'anarchie migratoire, la criminalité transfrontalière et le terrorisme, cet objectif ne sera en rien touché par un non du peuple suisse le 19 mai prochain. Il le sera en revanche, et gravement, si la Suisse ne collabore plus à Schengen.

On peut donc tenir pour vraisemblable que notre refus n'entraînera pas une mesure aussi absurdemment contre-productive.

Bien entendu, l'Union pourrait quand même décider de punir la Suisse en l'excluant pour incorrection européenne. Cette exclusion marquerait le triomphe de l'irresponsabilité sectaire sur le souci politique. Elle nous donnerait du même coup d'inquiétantes indications sur la marge de manœuvre réelle dont la Suisse disposerait sous l'Accord-cadre.

Schengen est du droit européen, c'est-à-dire évolutif: ceux qui l'acceptent en acceptent *a priori* les modifications, extensions et suppressions à venir. Du traité de Rome à l'Union européenne, cette évolution est constamment allée dans le sens d'une unification politico-administrative. C'est dans cette perspective orientée qu'il faut interpréter la directive sur les armes. En son article 17, elle annonce déjà qu'elle évoluera au gré des propositions législatives qu'émettra ultérieurement la Commission européenne¹. Avec la directive, nous acceptons donc des propositions législatives dont nous ignorons tout.

Nous pouvons toutefois nous les représenter. Ce qui nous semble le plus menacé, c'est le fait que le soldat suisse conserve son arme à la maison. Pour l'heure, la directive n'y touche pas, mais c'est en vertu d'une dérogation. Nos représentants ont dû batailler pour l'obtenir. Qu'en sera-t-il demain? Si le principe de l'arme à la maison est important pour la population suisse, comme elle l'a montré lors du vote du 13 février 2011, il faut bien comprendre que ce n'est, pour nos partenaires européens, qu'une survivance folklorique en passe de devenir dangereuse. Sa suppression est dans la logique du système évolutif. Que feront les partisans de la directive, quand l'Union donnera ce nouveau tour de vis? Se contenteront-ils de bêler «Schengen, Schengen!...» en sautant comme des cabris?

En recourant à l'argument Schengen, nous donnons une pauvre image de la Confédération. C'est comme si nous agissions en fonction exclusive de ce que les autres vont nous faire si nous ne faisons pas ce qu'ils veulent. Cette attitude de soumission attentive ne peut que renforcer l'Union dans ses revendications à notre égard.

Olivier Delacrétaz

¹ Voir l'encadré en page 3 de *La Nation* précédente.

Du pouvoir des fables et du pouvoir des vers

S'adressant à M. de Barillon, illustre ambassadeur de Louis XIV auprès de Charles II d'Angleterre, Jean de La Fontaine, épousant en bon courtisan les vues du monarque, croit pouvoir le convaincre d'user des fables pour «... empêcher que l'on nous mette toute l'Europe sur les bras.» Il fallait en effet empêcher une éventuelle alliance de l'Angleterre avec les Provinces-Unies, l'Espagne et l'Empire. On fera ici une parenthèse pour observer à quel degré de civilisation l'on était arrivé en ce temps. Imagine-t-on aujourd'hui que Pierre-Alain Tâche, poète et juriste comme La Fontaine, se fende de quelques sonnets pour donner des conseils à M. Berset? Mais ce n'est pas notre propos.

Notre poète s'amuse à relater l'histoire épique d'un certain Démade, grande figure radicale d'Athènes, qui, tentant en vain de convaincre ses concitoyens, qui ne l'écoutaient pas plus que nos aimables députés au Grand Conseil, que la patrie était grandement menacée par Philippe de Macédoine, a recours à la fable pour capter leur attention. On le cite:

«Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle:
Un fleuve les arrête; et l'Anguille en nageant
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt.» L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: «Et Cérès, que fit-elle?»

Et bien entendu l'assemblée «par l'apologue réveillée / Se donne entière à l'orateur».

On a écrit des bibliothèques sur l'œuvre de Jean de La Fontaine, on a mis en lumière tout ce qui n'apparaît pas à la première lecture, sa philosophie teintée de scepticisme, son aversion à l'égard des réflexes toujours mimétiques des courtisans, les excès du pouvoir absolu, tous les travers de la condition humaine, on a beaucoup écrit, et quand bien même des savants très distingués ont analysé les mérites et les défauts de la versification fontainienne, je ne vois pas qu'aucun d'entre eux ait été frappé par cette évidence toute simple: La Fontaine écrivait en vers réguliers, et même souvent en vers irrégulièrement réguliers. Et il le dit lui-même, tout innocemment, écrivant à Mlle de Sillery:

*Amenons des bergers et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups et les Moutons.*

La puissance de la rime, la contrainte musicale du vers, le forcent à des prouesses, non pas de constructions artificielles, mais bien à des prodiges de raccourci. Parmi mille exemples prenons Le Torrent et

la Rivière, celui-là présenté comme infranchissable:

*Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante
Un seul vit des voleurs, et se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.*

Allez maintenant nous raconter cette histoire en bonne prose; ça serait deux, trois fois plus long et sans aucun sel: «Un seul vit des voleurs...», c'est un comble de raccourci poétique.

On me dira que la poésie, c'est autre chose; que la rime et les pieds bien comptés, c'est d'un autre temps. Je veux bien, mais je ne peux pas ne pas être d'accord avec Marcel Proust quand il écrit dans *Du côté de chez Swann*:

«...comme les bons poètes que la tyrannie de la rime force à trouver leurs plus grandes beautés.»

Socrate, le premier, observe La Fontaine, avait versifié les fables d'Esopé «afin d'obéir aux dieux.»

Daniel Laufer

Votations fédérales du 19 mai 2019

Réforme fiscale et financement de l'AVS (RFFA) **NON**

Directive européenne sur les armes **NON**

Quousque tandem ?

On devait s'y attendre. Après les manifestations plus ou moins bon enfant de jeunes gens qui courbaient les cours impunément pour sauver la planète, des actions illégales apparaissent. Le mouvement Extinction Rebellion, des activistes qui prônent la « désobéissance civile » pour forcer les autorités à agir d'urgence contre le réchauffement climatique, ont bloqué le pont Chauderon lundi 15 avril par un « p'tit déj' de la révolte », puis le Grand-Pont, le jour de Jeudi-Saint, par un « pique-nique festif ». La police a laissé faire, se bornant à identifier certains participants en vue de poursuites pénales (chic alors ! peuvent penser les activistes : on préparera un « apéro libérateur » au tribunal).

Les organisateurs sont des spécialistes de l'agitation, agissant à visage découvert. L'un d'eux explique que les initiateurs de ce mouvement international, né à Londres fin 2018 avant de gagner la France et la Suisse, sont des universitaires auteurs de thèses sur la désobéissance civile (on serait étonné qu'ils adoptent la doctrine restrictive de saint Thomas et décrivent les méfaits essentiels du désordre); une réflexion systématique serait menée sur l'urgence d'agir;

la nécessité d'actions « disruptives » fait l'objet d'une théorie; les risques juridiques de l'action illégale sont soigneusement pesés; l'instruction des manifestants n'est pas oubliée, puisque des « ateliers de formation à la désobéissance civile non-violente » sont organisés, tous les week-ends en France, bientôt à Neuchâtel.

Les rebelles se proclament non-violents. C'est jouer sur les mots. S'ils n'appellent pas à la castagne ou aux déprédations (en attendant que de vrais casseurs, peut-être, s'engouffrent dans la brèche), il n'en reste pas moins que des manifestations non autorisées violent la loi et prennent en otage les autres citoyens en leur bloquant le passage.

Leur cause n'est pas bonne. Les pouvoirs publics doivent agir « tout de suite » ? Ils n'ont pas attendu l'émergence de ce mouvement, dans plusieurs pays dont la Suisse (et même en Chine!), pour lancer des programmes de lutte contre le CO₂; l'industrie, chez nous, s'y emploie

avec succès; l'isolation des bâtiments progresse. Que veulent-ils au juste, ces adeptes immatures de l'action coup de poing? L'interdiction de circuler au pétrole, paralysant les activités humaines? La destruction massive des maisons énergivores, mettant un tiers de la population sur le pavé? Un coup de baguette magique? La mort des cent multinationales coupables à leur avis de l'essentiel de la pollution? Leur manifeste reste

vague et peu réaliste. Il est facile de s'asseoir sur le macadam; il est plus difficile de gouverner sagement.

La liberté de manifestation, octroyée au centre-ville ou sur des rues passantes, contredit la liberté de mouvement des habitants dans l'espace public. Elle empêche le malade d'aller chez son médecin (et le droit à la santé, alors?), les employés de gagner leur vie au bureau ou à l'atelier (et le droit au travail?). Elle n'est pas un droit de l'homme aussi fondamental que l'*habeas corpus*, la liberté d'expression, la liberté du culte. Elle n'est d'ailleurs pas un droit de la personne, mais un droit

de la meute. Si les constitutions la reconnaissent, ce qui est discutable, il est légitime d'en subordonner l'exercice à de strictes conditions, notamment en cantonnant les manifestants en des lieux où ils ne dérangent pas la population active.

Revenons au blocage des ponts lausannois. Les responsables de la police ont tenté de justifier sa passivité par l'observation du principe de proportionnalité. C'est un raisonnement biaisé; si une manifestation interdite est tolérée, il n'y a plus d'interdiction qui tienne. Et cela fait le bonheur des trublions, qui entendaient placer la police devant un dilemme: soit elle intervient et les pique-niqueurs mordillent leurs vivres tout gentiment devant les agents, ce qui leur vaut de la sympathie; soit la police n'intervient pas, et le pont devient une plateforme rêvée pour leur message salvateur. A nos yeux, il n'y a pas de place pour un dilemme. Une manifestation interdite doit être dispersée. Les forces de l'ordre peuvent faire décamper les rebelles en les arrosant copieusement, les personnes et leurs sandwiches. A l'heure du réchauffement climatique, rien de tel qu'une douche froide.

Jean-François Cavin

**A nos yeux,
il n'y a pas de place
pour un dilemme.
Une manifestation
interdite doit être
dispersée.**

Paul Morand le « sulfureux »

Quelques semaines avant la publication chez Gallimard, en novembre 2013, du premier volume de la volumineuse *Correspondance* de Paul Morand et de Jacques Chardonne, Christophe Boillat annonçait dans les colonnes de *24 heures* « un livre sulfureux ». « Les deux plumes suintent, malgré les envolées littéraires, l'homophobie et l'antisémitisme. » Plus loin, le journaliste déplorait que « nonobstant leur passé sulfureux, la Riviera [ait] rendu hommage aux deux bannis ».

Cinq ans plus tard, le vertueux M. Boillat, qui n'a toujours pas lu la *Correspondance* de Morand et Chardonne (il croit que les trois tomes sont parus), continue à colporter ses obsessions sans changer de vocabulaire: « Le sulfureux Paul Morand banni du château de l'Aile », titre fièrement *24 heures* du 11 avril.

En effet, une plaque commémorative avait été ôtée lors des travaux de restauration du bâtiment. Elle disait notamment: « L'écrivain et diplomate Paul Morand (1888-1976), de l'Académie française, bourgeois d'honneur de Vevey, y vécut avec son épouse Hélène, de 1948 à sa mort "les années les plus heureuses de ma vie" pendant lesquelles il écrivit une part importante de son œuvre. »

Une nouvelle plaque sera apposée, mais sans mention de l'illustre occupant, désormais *persona non grata*. Selon les informations de M. Boillat, la correspondance des deux maudits « déverse, parmi ces milliers de lettres, des litres de fiel. Principales

cibles: les Juifs et les homosexuels. » Ah! bon? Il faut être muni de verres fortement grossissants et très déformants pour déclarer que les Juifs et les homosexuels sont la *principale cible* de nos épistoliers. Rien qui justifie l'effroi pudibond de M. Boillat, des membres de l'association Vibiscum et des conseillers du propriétaire des lieux.

Paul Morand était-il homophobe? Précisons que le terme n'existait pas à l'époque, et que la répulsion à l'égard de l'homosexualité n'était pas envisagée comme un délit. Parci, par-là, on relève des expressions surannées, « PD », « tante », « pédéraste », etc. Ce qui n'a pas empêché l'amitié de Proust, de Cocteau. Sur ce point, Morand partage le langage, le sentiment, les préjugés de la plupart de ses contemporains.

Était-il antisémite? Oui. C'est une maladie familiale, contractée pendant sa jeunesse dans le milieu de la bourgeoisie parisienne, à l'époque de Dreyfus et de Drumont. Il raconte que son père préférerait renoncer à l'assemblée annuelle des auteurs dramatiques, pour ne pas rencontrer Henry Bernstein, dramaturge célèbre à l'époque. Autre temps autres mœurs, et on ne va pas aujourd'hui applaudir ce genre de comportement.

Voici un exemple surprenant de l'antisémitisme de Morand: « Au déjeuner, il y avait des juifs. Je ne les aime pas, mais dès qu'il y en a un, je suis attiré. On parle avec eux une langue que les autres ne comprennent pas. De même pour Hélène qui passe

pour antisémite. » Chardonne répond: « Bien sûr, les juifs sont charmants. Des frères. » (22 et 23 octobre 1957).

Plus tard, Chardonne tance son ami: « Vous savez qu'il y a un point sur lequel nous différons profondément. Un seul point, ce n'est guère; il y a tant de points de chute. La persécution juive à travers les âges, c'est pour moi la honte de l'humanité. Bien plus, ce cancer, et cela seulement, me donne la honte d'être un homme. Le pire, peut-être, dans ce crime permanent, c'est sa stupidité. Je le dis, n'ayant depuis trois siècles, pas une goutte de ce sang. » (19 novembre 1959). On notera au passage que, concernant Chardonne, l'accusation de Boillat est simplement calomnieuse.

La raison invoquée pour effacer le souvenir de l'écrivain, c'est qu'« au niveau international les *fakes news* et le populisme cartonnent. » En quoi le populisme regarde-t-il Paul Morand, grand seigneur des lettres françaises? Que craint Vibiscum et les médiocres qui tremblotent derrière les paravents de leur petite morale? Que des néo-nazis viennent déposer des gerbes de fleurs au coin du château en chantant le *Horst Wessel Lied*? Quant aux *fakes news*, on en est abreuvé par la prose de M. Boillat qui fait son ping-pong obstiné entre deux termes infamants pour discréditer un auteur qu'il ignore.

Ce qui est intéressant avec la bêtise, c'est qu'elle s'étale sans pudeur et sans limite. La censure de la plaque jugée insuffisante, il est question désormais de retirer la bourgeoisie d'honneur à Paul Morand. Et après?

J'ai de nouvelles pistes pour les traqueurs de sorcières, les censeurs de tout poil, les épurateurs sourcilieux. Ils devraient s'intéresser de près au petit bonhomme à la moustache ambiguë qui jouait un peu trop bien les dictateurs: Charlie Chaplin était un ami de Paul Morand! Ce sinistre histrion acceptait sans dégoût de partager la table du réprouvé. « Chaplin, qui goûtait à la maison, hier, ... » Le repas a eu lieu le vendredi 19 février 1960. Les preuves existent. Accablantes. Pour du sulfureux, c'est du sulfureux.

Jean-Blaise Rochat

* * *

Extrait d'une lettre qui relie le paysage lémanique à la liturgie pascale:

« 14 février 1960. Je finis cette lettre, dimanche soir, par un temps ravissant. De la neige jusqu'au sol; les Dents du Midi, une falaise de glace de 3000 m, où la neige, apportée par la tempête d'ouest d'hier, est venue se plaquer droit. Le lac, tout noir, ses eaux comme un trou dans la glace où le soleil s'enfonçait; cela me rappelle le jour de la Bénédiction des Eaux à Bucarest, quand le pape immerge la croix dorée orthodoxe dans la rivière où on a fait un trou dans la glace. Que j'aime la religion orthodoxe où rien n'a évolué: c'est le christianisme primitif, paysan, barbare, rutilant, ignare, résurrectionnel; qu'on est loin de Mgr Grenté et des cardinaux romains! A Bethléem, on descend au tombeau de la Vierge par deux escaliers, orthodoxe à droite, catholique à gauche. Hélène et moi descendions chacun par notre escalier; j'enviais le sien. »

**Charlie Chaplin
était un ami
de Paul Morand!**

Cent septante-neuf ans plus tard

Certains auteurs comme Tocqueville, Nietzsche, Marx, Huxley, Bainville ou Orwell, passent pour des voyants. Des extraits de leurs œuvres, qu'on ne cesse de citer, donnent à penser qu'ils ont entrevu ce qu'allaient être les siècles suivants.

Ces visions se sont-elles révélées complètement pertinentes? Les auteurs en question ont-ils prophétisé des nouveautés ou simplement mis en relief des traits éternels de la nature et des communautés humaines?

Dans le présent article, nous examinerons le célèbre chapitre intitulé *Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre*, du tome second de *la Démocratie en Amérique*, paru en 1840, où Tocqueville livre les ultimes conclusions de son voyage aux Etats-Unis. L'auteur a aimé la démocratie américaine, mais a aussi signalé le type d'oppression inédit dont elle était grosse. Voici (en italiques) quelques passages du chapitre que nous commentons.

Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs.

Le concept-clé est celui d'égalité couplé à la ressemblance. Dans le monde qui vient, les personnes seront toutes égales en droit et se ressembleront. Il n'y aura plus ni hiérarchie ni différences. Le maximum de plaisir pour le plus grand nombre sera le souci premier de l'Etat. De nos jours, nous avons beaucoup «progressé» dans ce sens-là, mais l'égalité reste en partie imaginaire, existant plus en mots et en idées que dans les faits, d'où l'exigence insatiable des minorités de parvenir enfin à l'égalité des conditions. Des droits toujours plus étendus sont distribués aux individus, mais dès qu'il s'agit de les faire valoir, les personnes en sont réduites à leurs propres forces et celles-ci sont inégalement réparties. C'est une chose de disposer de droits, les exercer en est une autre. Une hiérarchie nouvelle a vu le jour, fondée sur l'argent. Oui, la mondialisation

a rendu tous les humains semblables dans l'ordre de la consommation. Un meilleur niveau de vie matériel est promis à chacun. Les «valeurs» idéologiques de l'Occident dominant, notamment l'utilité, mais une renaissance de cultures fondées sur le don n'est pas exclue.

Chaque individu n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Cela est vrai de la plupart des Européens, moins des Américains, des Asiatiques ou des Africains. La famille a décliné en taille, elle se démembré, le père est absent, la mère exténuée; la solitude est croissante; beaucoup de gens n'ont pas d'amis. Les frontières nationales s'effacent, l'appartenance à une province ou à une nation compte moins. Cependant, lors des manifestations des gilets jaunes, les drapeaux des provinces françaises flottent au vent. Comme il se trouvait aux Etats-Unis où la religion chrétienne imprégnait fortement les mœurs familiales, Tocqueville n'a qu'entrevu la désagrégation de la famille.

Au-dessus des individus s'élève un pouvoir immense et tutélaire (...), absolu, détaillé (...) prévoyant et doux. Il ne cherche qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir (...) il travaille volontiers à leur bonheur (...) pourvoit à leur sécurité (...) facilite leurs plaisirs (...) règle leurs successions, divise leurs héritages.

Tel se présente en effet l'Etat providence d'aujourd'hui, à peine distinct d'entreprises géantes favorisant le «cool» et le «festif», donnant aux enfants le pouvoir de prescrire ce que doivent consommer les parents, et vendant tous les divertissements imaginables ou les produits indispensables à la santé comme la définit l'OMS, c'est-à-dire au bonheur. Cela

se paie d'une immixtion croissante de l'Etat et des firmes géantes dans les affaires privées des citoyens.

Que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre?

Si l'Etat en était capable, il chercherait à empêcher les individus de réfléchir et leur épargnerait l'angoisse de la mort qui brise l'insouciance enfantine. Certains transhumanistes contemporains rêvant d'immortalité remplaceraient volontiers le cerveau vivant par une intelligence artificielle, mais, à supposer que ce soit possible un jour, d'autres problèmes nous feraient regretter la mort.

On rend moins utile et plus rare l'emploi du libre-arbitre.

Tocqueville met la liberté au-dessus de tout et craint l'envie niveleuse.

L'égalité est bien le moteur de l'oppression nouvelle

L'égalité est bien le moteur de l'oppression nouvelle. En son nom, les individus acceptent la suppression des libertés concrètes. Du moment où l'Etat favorise l'égalité, même fictive, les hommes sont prêts à souffrir le despotisme.

L'Etat couvre la surface de la société d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes (...) il ne brise pas les volontés, mais il les amollit (...) il ne détruit point, mais il empêche de naître (...) il ne tyrannise point, il éteint, il hébète, et réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux stupides et industriels, dont le gouvernement est le berger.

Il y a là une métaphore religieuse, l'Etat est pareil à un berger malfaisant. L'aspect nihiliste de l'action étatique se révèle: elle «éteint», elle «empêche de naître». Ces lignes sont prophétiques, décrivant le totalitarisme bienveillant qui autoriserait une surveillance illimitée des personnes, sous prétexte, par exemple, de «sauver la planète». L'empêchement (malthusien) de naître s'entendrait alors au sens propre...

Nos contemporains se consolent d'être sous tutelle en songeant qu'ils ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs.

Dans l'idée de Tocqueville, les hommes élisent encore leurs dirigeants ... mais ils pourraient faire pire: concentrer tous les pouvoirs et les déposer dans les mains d'un homme ou d'un corps irresponsables. Tocqueville a prévu les partis de masse, Hitler, Staline, Mao. Ce fut assurément le «pire». Il prévoyait aussi l'affaiblissement des petites nations, l'accession des Etats-Unis et de la Russie au rang de superpuissances, l'issue tragique de l'aventure coloniale française en Algérie, mais pas l'ascension de la Chine ni la menace d'un Etat mondial oligarchique.

Les prédictions de Tocqueville, démontrant la pénétration psychologique et politique de l'auteur, comportent néanmoins un défaut, tout exactes qu'elles puissent paraître. Le lecteur a l'impression que deux mondes se font face: le «pouvoir» et son troupeau. Or le pouvoir est exercé par des personnes issues du même monde que les «moutons». Comment se fait-il que celles-ci disposent des qualités (intelligence, suite dans les idées, autodiscipline ascétique, prudence et force) leur permettant de régner sur une vaste population abrutie?

De nos jours, l'observateur assiste plutôt à une marche hasardeuse conduite par des «élites» dont les lumières sont sujettes à caution et les intentions floues. Quant aux masses, elles pourraient se réveiller soudain, car la légitimité de la caste ne repose que sur la prospérité bien réelle créée par l'esprit d'entreprise des générations d'autrefois, peu portées à la jouissance. La production et la consommation de biens croissent, de même que l'exploitation illimitée des ressources disponibles. Il suffirait d'un caillou dans les rouages économiques pour que le pouvoir «sympa» exercé par les baby boomers éclate en morceaux.

Jacques Perrin

Pour l'Europe, contre l'Union européenne

Le samedi 6 avril dernier s'est tenu à Paris le colloque annuel de l'Institut Iliade¹.

Celui-ci est évidemment nommé en hommage au récit d'Homère, élément fondamental de la civilisation européenne, et a vu le jour suite au décès de l'écrivain français Dominique Venner. Il se consacre à la formation, principalement d'étudiants et de cadres, ainsi qu'au combat culturel, ou métropolitique dans un sens gramscien.

Rassemblant plusieurs personnalités issues de mouvements héritiers de la Nouvelle droite, plus rarement catholiques, identitaires ou néopaiens, cet institut travaille souvent en partenariat avec la revue *Eléments*, le média internet *TVLibertés* ou encore la Nouvelle librairie, dont les locaux appartenaient à l'époque à l'Action française.

Ce sixième colloque était intitulé «Europe, l'heure des frontières». La notion a été abordée de nombreuses manières. Entre autres: historiquement, avec une histoire des guerres menées contre l'Orient, notamment les Arabes et les Turcs; économiquement, avec une présentation d'un protectionnisme français et européen; et encore philosophiquement, avec une conférence conclusive d'Alain de Benoît présentant l'apparition de démocraties «ilibérales», c'est-à-dire directes et souveraines, donc dotées de frontières. Des représentants d'autres pays, comme l'Allemagne, l'Italie et la Belgique, ont aussi contribué aux discussions. La question migratoire était évidemment centrale, comme la défense de l'identité culturelle européenne contre l'islamisation et l'américanisation – résumée par le slogan «ni kebabs, ni McDonald's».

Plusieurs présentations supplémentaires, dont un court-métrage illustrant la place des femmes dans l'art européen – des muses à la Sainte Vierge – et des stands d'artisanats, de livres et un groupe de musique folklorique, ont aussi agrémenté le colloque.

Situé à la Maison de la Chimie, entre les Invalides et l'Assemblée nationale, l'événement a attiré un millier de participants. Nous recommandons vivement à nos amis de passage à Paris au printemps 2020 de s'y rendre.

Il n'est pas question pour nous de prôner la création d'une *internationale blanche* – «nationalistes et identitaristes de tous les pays, unissez-vous!» – dans un sens politique ou institutionnel, contre laquelle Maurras nous a mis en garde. Reste qu'indéniablement, l'Institut Iliade a le mérite de rappeler que l'Union européenne ne représente en aucun cas, malgré une

métonymie trop fréquemment usitée, un synonyme d'Europe, et que les pays européens, dont notre Confédération, peuvent entretenir d'excellents rapports entre eux, hors du cadre délétaire bruxellois.

Lionel Hort

¹ Voir son site internet, fort bien documenté: <https://institut-iliade.com>

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise RoCHAT / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Ramuz, le vrai-monnayeur

Dans *Farinet ou la fausse monnaie*, roman paru en 1932, Ramuz établit un Farinet qui est une figure du poète, de l'artiste, et au final de l'homme complet, lequel a un vrai rapport au monde et à la vie. C'est pour cela que sa monnaie est plus véritable que la monnaie « normale » qui a cours dans la société. Il y a une analogie non explicitée, mais fortement présente, entre le travail de l'écrivain qui crée, par l'écriture, une œuvre littéraire, et celui de Farinet qui sort de la montagne de l'or pour en fabriquer de belles « pièces jaunes très brillantes ». Et c'est bien ainsi que l'on peut vivre la lecture du roman de Ramuz, comme de ses autres œuvres du reste. Il y a du vrai or dedans. Par l'écriture, l'auteur y a mis de l'or, et par la lecture, le lecteur recréera en lui cet or spirituel et émotionnel dont on va parler. Certaines œuvres littéraires sont de vraies pièces en lesquelles on peut avoir confiance. Cette monnaie se profile comme étant véritablement *fiduciaire* — du latin *fiducia*, la confiance — et saine. Elle conservera sa valeur au cours du temps et ne subira aucune destruction par l'inflation ou la manipulation d'un gouvernement.

Ramuz a voué sa vie à l'écriture, à l'extraction de cet or poétique qu'il a mis dans ses romans. « Ce n'est pas encore de l'or, pensait-il, tant que c'est caché sous la terre. » Comme Farinet, Ramuz, en vrai-monnayeur, fabrique des œuvres littéraires en or, brillantes « dans la lumière », un peu plus jaunes que celles ayant habituellement cours dans la société.

L'or est une notion travaillant à plusieurs niveaux. Tout d'abord, dans le roman, c'est quand même d'emblée *une matière*. Elle n'est pas un signe renvoyant à autre chose, elle n'est pas monnaie. Elle est le référent ultime lui-même. Elle se profile ainsi comme la « minute heureuse » souvent évoquée par Georges Haldas, reprenant cette expression à Baudelaire, et à laquelle se réfèrent bien sûr beaucoup d'autres artistes ou mystiques au cours de l'histoire et de par le monde. Cette « minute heureuse » est d'abord cachée dans les replis de la vie normale, et l'homme, par une certaine conduite de sa vie et de son âme, peut plus ou moins la faire advenir dans son existence. Dans le roman, l'or est donc cette métaphore. Il est l'incarnation de la valeur la plus haute qui soit, la joie d'être, le ravissement face à la beauté du monde — que ce soit celle des montagnes ou de la blonde chevelure de Thérèse, la jeune femme aimée. L'or est la « minute heureuse », d'abord enfouie dans les roches banales, mais qui est sortie, égrenée, contemplée,

fondue et frappée en pièces pour les amis, pour la communauté locale des amis, pour le village autonome et souverain. « C'est liquide, c'est fin, c'est doux ; c'est agréable au toucher, c'est plaisant à caresser comme des cheveux de femme ! »

Cependant, outre cette métaphore de l'essence de la vie, l'or reste surtout *un signe*. En lien avec sa fonction de monnaie, l'or représente une valeur, qui permet l'effectuation d'un échange contre une valeur tangible. De façon analogue, le roman est un ensemble de signes, de mots, qui permet, par la lecture, la réalisation d'une valeur réelle : les émotions du lecteur, et peut-être quelque « minute heureuse », une expérience profonde et nourricière. Simplement, le lecteur devra être capable de réaliser en lui ces présences réelles. C'est sa lecture qui actualise la valeur indiquée par le texte. Le lecteur a beau avoir une once d'or de 1300 francs devant lui ou un Vreneli de 20 francs contenant 5,8 gr d'or pur, encore lui faut-il être capable, par sa vie intérieure, de rendre présente cette valeur. L'or en lui-même ne nourrit pas et le roi Midas le sait bien, qui en est mort. Il est ainsi surtout un vrai signe capable de transmettre la vie dans toute sa plénitude.

Voyons au passage que l'or, en tant que signe monétaire, donne aussi à Farinet la liberté économique d'entretenir un rapport poétique au monde. Il a dès lors *la liberté*, c'est-à-dire *le temps* et *la possibilité*, de contempler les montagnes, de s'ouvrir à l'émergence de la « minute heureuse », d'être alors — enfin — vraiment présent au monde ; et Ramuz, de même, par le travail littéraire.

Cette conception de la littérature est profondément réaliste, et non pas nominaliste, sophistique ou relevant d'une postmodernité déconstructionniste au fond nihiliste. Il y a réellement dans les romans de Ramuz, pour parler de cet écrivain, des signes chargés, des signes qui n'attendent qu'à être actionnés pour réaliser leur valeur réelle, l'émotion poétique. L'or brillant est donc là, entre les lignes noires du roman.

Farinet dit bien tout cela dans certains passages où il revendique sa grande liberté, car, comme l'écrivain et grand intellectuel qu'était Ramuz, il parle, il théorise ce qui importe à ses yeux, il philosophe. Il indique que l'essentiel pour lui est de vivre ces « minutes heureuses » et, de fait, il les vit : « ça lui chantait dans le cœur », « toute la beauté du monde et toute la grandeur du monde lui sautaient contre », « toutes ces choses vues si souvent vues et pourtant

comme jamais vues, chaque fois renaissant de rien, ressuscitées de leur mort même, redressées devant lui dans toute leur nouveauté ».

En contraste, et nous ne le savons que trop bien, les fausses monnaies pullulent de tous temps dans tous les domaines de la vie humaine, et l'homme se ruine à leur fréquentation.

Ramuz, qui était un vrai-monnayeur, installé auprès de sa veine et dans sa grotte de Pully, éprouvait aussi le vertige de voir ses pièces partir circuler dans le monde, avec l'angoisse qu'elles seraient acceptées, reconnues, qu'elles rencontreraient une confiance. Lui, individu singulier, petit point sur la surface du monde, comme tout homme pas plus grand qu'« une graine de radis », pouvait bien craindre que sa monnaie, que son or, ne fût pas compris

par autrui. Du reste, la masse de la population, et surtout des élites souvent égarées, se satisfont si fréquemment des fausses monnaies faciles, manipulatrices, mensongères, démagogiques ou encore vulgaires. « Je n'ai pas de valeur, elle n'est qu'intérieure. Non de papier, non pas sociale, ni garantie — avec ma seule garantie à moi. Il peut se trouver que la mine certains jours ne soit plus en exploitation, mais c'est de l'or, une matière qu'il faut sans cesse extraire de soi et sans cesse se prouver à soi-même. Personne autre que moi n'étant juge d'elle, donc imposer à autrui l'usage de ce métal, [le] mettre sans cesse en circulation, le maintenir en circulation, pas moyen de tricher. »¹ Nous pouvons rassurer Ramuz, nous sommes nombreux à savoir, pour l'avoir vécu, que ses romans contiennent un vrai or et qu'il aide *la vraie liberté*, celle qui permet d'être relié aux forces de la vie.

David Rouzeau

¹ Texte cité par Noël Cordonier dans son intéressante *Notice* au roman dans l'édition de la Pléiade, C. F. Ramuz, *Romans II*, p. 1617.



Notre-Dame, en négatif et en positif

On nous presse d'écrire quelque chose à propos de l'incendie de la cathédrale Notre-Dame, à Paris. Or, la principale réaction qui nous vient à l'esprit, c'est l'envie de dire du mal d'à peu près tout le monde.

LE COIN DU RONCHON

Des médias d'abord, évidemment. Car s'il est bien compréhensible qu'un tel événement nous touche, on ne nous ôtera pas de la tête que les médias — surtout français — ont exagéré en matière de pathos artificiel, de sensationnalisme haletant et d'émissions spéciales quotidiennes. Certains se sont demandé si ce travail de sidération poursuivait un but précis et machiavélique ; le plus probable, hélas, est que cela correspond à la médiocrité instinctive et narcissique qui pousse, en toute occasion, à exciter délibérément les émotions du public. En l'occurrence — c'est du moins notre sentiment —, l'émotion aurait pu être davantage contenue. Les flammes n'ont causé aucune perte humaine ; elles ont ravagé un édifice magnifique et symbolique, mais sans détruire l'essentiel de sa structure ; et la cathédrale pourra être reconstruite, d'autant plus qu'un nombre important des trésors qui s'y trouvaient ont pu être préservés. Cela laisse de la place pour quelques autres sujets de préoccupation plus importants.

Ensuite, nous avons aussi très envie de dire beaucoup de mal de tous les gens qui ont écrit exactement ce

que nous venons d'écrire, à savoir qu'il y a d'autres préoccupations plus importantes. Nous pensons à des préoccupations *réellement* plus importantes ; eux ne pensent qu'au réchauffement climatique ou aux inégalités sociales. C'est la négation de notre civilisation ! A quoi servirait-il de vivre dans un climat tempéré ou dans une société égalitaire si nous n'avions ni églises ni cathédrales ? A quoi servirait-il de sauver le monde si celui-ci n'avait pour seule religion que le tofu et le quinoa ?

Nous avons tout autant envie de critiquer ceux qui voudraient *absolument* qu'il s'agisse d'un acte criminel. Certains aspects peuvent certes paraître troublants, mais quand on pose des questions, il ne faut pas donner l'impression qu'on a déjà choisi ses réponses. Seul est sage celui qui sait qu'il ne sait pas grand-chose.

Ayant ainsi dit beaucoup de mal de beaucoup de gens, nous terminerons sur trois constatations qui nous remplissent d'une satisfaction bien réelle quoique légèrement narquoise.

La première : ce jour-là, à Paris, les prières de rue ont été faites par des chrétiens.

La seconde : la très socialiste mairie de Paris accueille désormais dans ses murs les nombreux objets religieux sauvés de la cathédrale.

La troisième : dans un pays où plus d'une quarantaine d'églises ont été démolies à coups de pelles-mécaniques depuis l'an 2000, on a entendu le président de la république se présenter, peut-être un peu malgré lui, en (re-)bâisseur de cathédrale. Ce n'est pas rien.

Pour un climat moins lourd

Les gymnasiens défilant pour la planète assurent avec le plus grand sérieux qu'ils n'ont plus besoin d'apprendre quoi que ce soit puisque le réchauffement climatique nous tuera tous. On ne leur en veut pas ; à dix-huit ans, ils ne savent pas qu'ils mourront de toute façon. Emile

Cioran, plus léger, a écrit dans *Aveux et anathèmes* : « Ce matin, après avoir entendu un astronome parler de milliards de soleils, j'ai renoncé à faire ma toilette : à quoi bon se laver encore ? »

J. P.